

Quelques lieux communs à propos de Sarraute *Elle est là*

Diane Godin

Number 107 (2), 2003

Échos des années 50

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26174ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godin, D. (2003). Quelques lieux communs à propos de Sarraute : *Elle est là*. *Jeu*, (107), 136–139.

Quelques lieux communs à propos de Sarraute

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on n'a pas souvent l'occasion de voir une pièce de Nathalie Sarraute montée au Québec¹. En 1999, le metteur en scène français Jacques Lassalle était venu nous présenter *Pour un oui ou pour un non* lors du Festival de théâtre des Amériques, et c'était là, si je ne m'abuse, la première fois que le public montréalais pouvait goûter un peu de l'univers sarrautien². C'est que Sarraute n'est pas à proprement parler une auteure qui s'accorde d'emblée au « goût » québécois, les spectateurs d'ici se sentant peu d'affinités, en général, avec ce qu'on pourrait appeler du théâtre cérébral, c'est-à-dire du théâtre qui laisse peu de place à la sensualité, à l'expression des sentiments, à la psychologie conventionnelle. Intellectuel: voilà, le mot est lancé. L'œuvre de Sarraute est froide et intellectuelle, du moins c'est ce qu'on dit.

Elle est là

TEXTE DE NATHALIE SARRAUTE. MISE EN SCÈNE : CHRISTIANE PASQUIER, ASSISTÉE D'ALAIN ROY ; SCÉNOGRAPHIE : LOUISE CAMPEAU ; COSTUMES : GINETTE NOISEUX ; LUMIÈRES : MARTIN LABRECQUE ; ENVIRONNEMENT SONORE : ROBERT NORMANDEAU ; MAQUILLAGES : ANGELO BARSETTI. AVEC DANIEL GADOUAS (H 3), CLAUDE LEMIEUX (H 2), JEAN MARCHAND (H 1) ET DANIELLE PANNETON (F). PRODUCTION DE L'ESPACE GO, PRÉSENTÉE DU 21 JANVIER AU 15 FÉVRIER 2003.

Froide? Oui, sûrement, dans la mesure où les seuls corps dont on sent vraiment la présence, en fin de compte, sont toujours ceux des mots, ce qui implique qu'il faut beaucoup les aimer pour apprécier... Et encore, même quand on les aime, on doit accepter que Sarraute en use avec précaution, voire parcimonie: pas de débordement ni de dévergondage, donc, rien d'échevelé, d'étriqué, de baroque; il faut de la prudence, de la retenue, nous chuchote l'auteure de *Elle est là*, parce que nous marchons, mine de rien, sur un terrain miné... et chaud.

Intellectuelle? Oui encore: ce sont bien sûr des mots et des idées qu'elle tripote ainsi, pas de la luzerne. Enfin, pas de ces idées qui s'étalent, jargonantes, pontifiantes, impressionnantes, dans les manuels de philosophie ou les programmes politiques, mais de celles qui naissent d'un désaccord, d'une minuscule brèche entre soi et l'autre; des idées qui se fabriquent dans notre petite usine intérieure, des riens sur lesquels Sarraute enfonce le clou comme une bonne ouvrière. Et les sentiments dans tout ça? Ils sont là aussi, beaucoup même. En fait, on pourrait dire que ce sont eux qui menacent de tout faire sauter, de briser l'harmonie de la communauté. De là cette retenue si chère à Sarraute, qui explore le phénomène du langage et de la communication comme on manipulerait une matière hautement explosive.

1. Omnibus présentait en mai une pièce de Sarraute, *le Silence*, production dont je ne puis parler ici puisqu'elle n'était pas encore à l'affiche au moment où j'ai écrit ces lignes.

2. On peut lire à ce sujet le compte rendu qu'en a fait Marie-Andrée Brault, « L'infime et l'im-mense », dans *Jeu* 93, 1999.4, p. 98-100.



Nathalie Sarraute.
Photo: S. Newman.

Des mots, des décrets

Dans *Elle est là*³, le mot « Intolérance » surgit comme un jugement impitoyable et sans recours. Deux hommes discutent et semblent s'entendre parfaitement sur un sujet qui nous est inconnu. L'un des deux confie à son interlocuteur que quelque chose le gêne : son assistante, tout à l'heure, n'a pas eu l'air de partager ces évidences. Elle n'a prononcé aucune parole en ce sens, littéralement ne s'est pas prononcée sur la question, mais il sent bien qu'elle n'est pas d'accord avec lui, avec eux. La chose pourrait fort bien en rester là si ce n'était de l'obsession qui s'empare de cet homme, à qui il apparaît inconcevable, insupportable qu'elle ne comprenne pas et, pire encore, qu'elle ne se rallie pas à sa vérité. Le fait qu'elle se taise aggrave d'autant plus la situation que cela ne lui permet aucune prise : l'idée qu'elle lui oppose ainsi (sans la lui opposer de front, puisqu'elle la garde « cachée dans un recoin... un placard... ») devient vite à ses yeux une forteresse qu'il faut à tout prix investir, posséder, écraser :

Cette pimbêche... Non, il ne faut pas dire ça, c'est tricher... Cette « personne ». Cet « être humain »... c'est drôle de dire ça, mais il le faut. Il faut le dire, le répéter : un être humain, peu importe lequel, porte en lui une idée qui détruit... oui, qui par sa seule existence... hein ? on est bien d'accord... oh mon Dieu, quelle chance... son idée par sa seule existence menace... oui, osons le dire : la vérité... alors c'est insupportable, alors il faut la sortir, l'extirper, il faut la détruire... on ne peut pas la laisser... c'est un germe dangereux... il faut désinfecter... assainir⁴...

Les mots en entraînent toujours d'autres à leur suite... La spirale est engagée, et c'est bientôt ce mot, « Intolérance », que les deux hommes recevront dans « une boulette de papier » lancée depuis la salle comme un projectile. « Une camisole de force », dira H2 : un décret public qui transforme illico le bourreau en accusé, voire en victime, puisque cet homme n'aura plus d'autre choix, dès lors, que d'exiler sa vérité dans la plus complète solitude.

Il y a évidemment un aspect politique à cette pièce : rigidité, fixité des idées sont les pires ennemies de la liberté et de la démocratie..., on s'entend. Mais elles représentent aussi bien des menaces pour tout écrivain digne de ce nom : inclassable, retranché, déplacé, exilé paradoxal naviguant dans cet immense lieu commun qu'est le langage. Nous n'avons aucune idée, du reste, des idées dont il est question dans la pièce. H 2 est-il, oui ou non, condamnable ? Sur le plan moral, on peut très certainement l'accuser de tentative de violation des droits de la personne, c'est vrai. Mais il est aussi, inversement, la victime d'une tribu qui l'enserme dans un décret social qu'on appelle « tolérance » :

3. À propos des autres pièces de Sarraute, on peut lire ma chronique, « Nathalie Sarraute : "C'est bien... ça..." », dans *Jeu* 74, 1995.1, p. 95-100.

4. *Elle est là*, in *Théâtre*, Paris, Gallimard, 1978, p. 21.

Ah, ils sont forts, là-bas. Un seul mot projeté ainsi... on en titube. Ce que nous sommes en train de faire là, s'appelle tout simplement intolérance. Et c'est absolument interdit par nos lois. Oh, regardez... ça défile dans leurs têtes, derrière leurs yeux immobiles... vous le voyez... des mots comme les sous-titres des films... vous pouvez lire ? « Liberté de pensée », « Respect de l'opinion d'autrui », « Nous vivons en démocratie ». Qu'est-ce que nous allions faire, hein, vous et moi ? [...] vous voyez ces expressions toutes faites, où ça peut vous mener, là où l'on ne pensait pas aller⁵...

Ce passage ne manque pas de perversité, dans la mesure où l'on connaît la position de Sarraute à l'égard des « expressions toutes faites », lieux communs dont elle use abondamment à la fois pour s'inscrire dans le tissu social et pour s'en distancier. On ne peut douter, bien sûr, qu'elle dénonce dans cette pièce la dictature des idées : H 2 est bel et bien ici propulsé par de petits mouvements intérieurs qui peuvent en dissimuler de plus grands. Mais le point de vue de Sarraute demeure malgré tout celui d'un écrivain, c'est-à-dire quelqu'un de potentiellement subversif, et qui ne saurait se définir ou se positionner trop uniment. Elle lance de petites choses, appuie dessus, observe ce qu'elles produisent, et ce qu'il en sort ressemble le plus souvent à de la cruauté.



Elle est là de Nathalie Sarraute, mis en scène par Christiane Pasquier à l'Espace GO en 2003. Sur la photo: Jean Marchand (H 1), Danièle Panneton (F) et Daniel Gadouas (H 2). Photo: Yves Renaud.

Sarraute « infeste » littéralement le texte de lieux communs, les disposant un peu partout dans sa forteresse : « vous n'êtes pas dans votre assiette » ; « vous avez du pain sur la planche » ; « Vous devez avoir souvent du fil à retordre » ; « c'est du brouillard, de la bouillie pour les chats » ; « L'habit ne fait pas le moine » ; « Liberté. Égalité. Fraternité. » ; « Une de perdue, dix de retrouvées ». Les exemples sont nombreux et témoignent d'un certain ludisme, d'un humour qu'on souligne généralement fort peu chez l'auteure de *Tropismes*. On se demande même, du moins me suis-je demandé, si *Elle est là* ne pourrait pas supporter une lecture plus proche du mode de l'absurde, par exemple. Ce n'est toutefois pas la ficelle sur laquelle Christiane Pasquier a décidé de tirer dans la mise en scène qu'elle nous présentait à l'Espace GO. Non que je lui

5. *Ibid.*



Jean Marchand (H 1) et
Daniel Gadouas (H 2) dans
Elle est là, mis en scène par
Christiane Pasquier (Espace
GO, 2003). Photo: Yves
Renaud.

en fasse le reproche. Il faut préciser que les pièces de Sarraute ont d'abord été écrites pour la radio et ont la réputation d'être plus à leur aise dans ce médium que sur une scène de théâtre. La proposition de Pasquier était donc sobre, retenue, fidèle, en somme, à ces mouvements fugitifs, ces petits riens qui s'infiltrent dans le langage. Une première partie nous introduisait à l'univers sarrautien par de courts extraits tirés de *Entre la vie et la mort* et de *Ici*, textes dans lesquels Sarraute tente d'explorer la place *déplacée*, si l'on peut dire, qu'occupe l'écrivain dans le monde et vis-à-vis de ses semblables. Les acteurs évoluaient dans le décor minimaliste d'un appartement petit-bourgeois : au fond, un mur sur lequel se découpaient, à l'horizontal, des ouvertures laissant passer quelques rayons lumineux, deux fauteuils en cuir côté jardin. Le plaisir qu'on pouvait tirer du spectacle tenait en grande partie à ce texte pervers et délicieux, bien sûr, mais tout aussi sûrement au jeu des acteurs, en particulier Jean Marchand, dont la prestation était admirable. Le comédien semblait glisser sur les variations émotives de son personnage, passant de l'agacement à l'obsession, du désarroi à l'hébétéude avec une égale souplesse.

Si le théâtre ne semble représenter qu'une part infime de l'œuvre, les dialogues occupent néanmoins une place importante dans les réflexions de Sarraute. Cet écrivain du Nouveau Roman tenait en effet les paroles pour « [...] l'arme quotidienne, insidieuse et très efficace, d'innombrables petits crimes⁶ ». Les mouvements, impulsions et sensations microscopiques qui font notre ordinaire, mais que nous taisons le plus souvent, à peine conscients de leur présence, ou alors refusant de les laisser monter à la surface, constituent la matière première, obscure et parfois dangereuse, autour de laquelle Sarraute tisse un réseau de paroles, de mots qui en captent la présence et tentent de la communiquer. Cette œuvre prend par ailleurs racine dans une époque qui a vu s'épanouir une vague d'incertitude quant à la capacité du langage de pouvoir appréhender le monde. L'écrivain n'est plus, ne peut plus être ce demiurge qui fait apparaître la réalité en pleine lumière, usant des mots avec la confiance et la naïveté des générations précédentes. La rhétorique politico-militaire, gonflée à bloc, avait abouti aux camps de concentration et à la ruine d'une bonne partie de l'Europe. La psychanalyse se mordait la queue, n'expliquait rien. Restaient les révélations troublantes d'une littérature de l'absurde et le scepticisme nouveau d'un écrivain comme Sarraute. **■**

6. *L'Ère du soupçon*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1956, p. 122.